

LE SOLEIL

Le Soleil

Le Monde Magazine, jeudi 5 décembre 1996, p. C1

En Haïti

Haïti, c'est fini!

La démocratie n'a rien changé dans cette république moribonde

Giguère, Monique

Port-au-Prince - Deux discours sur Haïti : l'officiel et l'officieux. Tout haut, on affirme que la Mission d'aide des Nations unies en Haïti (MANUH), forte de 1300 soldats et de 300 policiers, peut partir fin juin 1997, que la Police nationale d'Haïti (PNH) sera alors en mesure d'assumer seule la sécurité de l'île. Tout bas, on soutient que rien n'a changé au pays d'Haïti avec le retour d'Aristide et l'avènement de la démocratie. Que dans cette république moribonde, la PNH ne signifiera toujours que 6000 ou 8000 pistolets de plus dans un pays où l'ancienne armée n'a jamais déposé les armes et attend cachée dans les mornes que s'en aille la force internationale pour revenir en force et réimposer sa loi.

Le porte-parole des Nations unies en Haïti, Éric Falt, ne le cache pas : «La PNH est au coeur de la mission de l'ONU en Haïti». Son succès sera le succès de l'ONU. Son échec, l'échec de l'ONU. Mais ONU oblige, il est optimiste. Falt dit que, malgré son manque de ressources, de matériel, d'expérience et de communications, la PNH acquiert, petit à petit, les outils nécessaires à son fonctionnement. «Une toile d'araignée est en train de se tisser entre le commissariat central à Port-au-Prince, les neuf commissariats départementaux et les sous-commissariats, soutient-il. L'ONU a fourni 300 véhicules et 120 motos pour pallier le manque d'équipement. Les choses se mettent tranquillement en place.»

Le commandant de la MANUH, le brigadier-général canadien Pierre Daigle, se veut lui aussi rassurant. «Avec seulement 5200 policiers, la PNH remplace une force armée de 7000 hommes. Cela crée forcément un vacuum, argumente-t-il. C'est un corps de police jeune qui compte à peine 18 mois d'existence.»

Le général ne nie pas les débuts difficiles de la PNH, mais il estime que l'absence de leadership et le bâclage de la formation sont en train d'être corrigés. «Quatre mois d'entraînement, c'est vite pour former un policier, reconnaît-il. Mais chaque jour, l'éthique se renforce et une structure de commandement s'organise.»

Tout en soutenant que la PNH sera en mesure de satisfaire les besoins de sécurité du pays en 1997, le commandant de la force multinationale souligne l'urgence de mettre rapidement en place un système de recrutement.

«L'effectif de 5000 doit être porté à 8000 au plus tôt. À long terme, il devra atteindre entre 15 000 et 18 000 policiers pour couvrir tout le territoire», calcule-t-il.

Des croûtes à manger

Sur le terrain, dans les commissariats, le son de cloche est beaucoup moins optimiste. À Métro 25, l'adjudant chef Abdelkader Benyoub, un Algérien de la Force de police civile de l'ONU, le déclare tout net : «Non, les PNH ne sont pas prêtes. Elles craignent les ex-militaires et ne font pas le poids

avec les *vigilantes* (les justiciers du peuple). Certes, on note de l'amélioration, mais il leur reste beaucoup de chemin à faire avant de pouvoir assumer seules la sécurité du pays.»

«La PNH a la gâchette trop facile. Elle tire par crainte de se faire tirer», racontent des militaires canadiens qui ont vu des prisonniers menottés une balle dans la tête. En fait, les PNH sont les vraies têtes de Turc de nos soldats. Se forme-t-il un bouchon dans une rue qu'il s'en trouve toujours un pour lancer : «C'est bloqué. Y a une PNH qui fait la circulation!»

Mais il y a aussi la différence de mentalité. «Les PNH s'enferment dans leurs bureaux et dorment sur leurs quarts de travail. Sur les lieux d'accidents, ils n'en finissent plus d'arriver», déplorent les Canadiens néanmoins sympathiques à leurs piètres conditions de travail.

Puis, il y a toutes ces histoires qui courent sur leur compte. Des histoires de vols, viols, séquestration d'enfants et d'adolescentes, de trafic de drogue, de corruption et de trahison dès lors qu'une situation se corse. «La population n'a pas confiance en sa police, affirme un militaire. Quand on demande à un individu s'il veut qu'on appelle la PNH, la réponse est toujours " Non, non, non! "».

Laurier Legault, de la police de Hull, distingue, lui, trois sortes de PNH : les policiers de métier, les universitaires qui ont pris ce boulot pour payer leurs études et les bandits qui devraient être chassés sur-le-champ.

Contrairement au porte-parole de l'ONU, Éric Falt, qui qualifie de mythe la présence d'ex-militaires des Forces armées d'Haïti (FADH) au sein de la PNH, l'agent Legault, de la Police civile de l'ONU, estime leur nombre au tiers de la force de police nationale, une situation loin d'arranger les choses vu la triste réputation des ex-FADH.

Corruptiuon! Corruption!

«L'histoire d'Haïti, c'est la corruption à tous les échelons, affirme le padre du contingent canadien, Élie Zouein. Aristide, parce que c'était un prêtre, on pensait qu'il allait faire mieux que les autres et aider son peuple. Mais il a mis plus d'argent dans ses poches que Duvalier. C'est incroyable!»

Beaucoup de bruits courent en effet sur Aristide qui habite un domaine, rue du 15 Octobre, dans Tabarre. Deux murs de béton ceinturent son palais dont la masse de marbre blanc a ébloui un soldat canadien qui l'a escorté de l'aéroport à sa princière demeure.

«Haïti n'a pas avancé d'un pouce avec Aristide. C'est toujours la même extrême pauvreté, les mêmes routes labourées, la même absence de justice, le même bordel», déplore un officier. «Aristide est un croche qui a pris le pouvoir à l'haïtienne en ne pensant qu'à lui», renchérit un jeune Québécois qui enseigne à Pétionville.

Le jugement de tous est sans appel. «Le peuple en arrache. C'est la grosse misère», commente le **capitaine Roger Otis**, du 5e Régiment d'artillerie légère du Canada (RALC) en me promenant le samedi 23 novembre du Commissariat central de Port-au-Prince au Pénitencier national, en passant par le Palais présidentiel, l'Hôpital de l'Université d'État d'Haïti et la morgue.

«Aristide contrôle tous les bidonvilles. Si les Américains font obstacle à son retour au pouvoir en l'an 2000, il est capable de déclencher la révolution, de soulever l'île», analyse un homme d'affaires d'origine britannique qui compare l'habileté d'Aristide à jouer le gouvernement américain à celle d'un Castro. Aristide a ravi au peuple haïtien une chance historique de s'en sortir», ajoute l'homme terrorisé lui aussi par l'anarcho-démocratie instaurée en Haïti. Une démocratie qui se résume à la liberté de crever et de *déchouer* l'autre, surtout s'il est Blanc, mais qui n'a pas amélioré d'un iota la condition infra-humaine des Haïtiens.

Le nombre d'orphelins qui n'ont aucune *kay* (maison), qui vivent le jour tout partout dans les ruelles et le cimetière de Port-au-Prince et couchent le soir sur le macadam, est estimé entre 20 000 et 25 000 en Haïti. Une nuit qu'avec le padre Zouéin et le caporal chef André Chalifoux, de Val-Bélair, l'on sillonnait les artères les plus crasseuses de la capitale endormie, on les a vus pelotonnés sur le bord des trottoirs sans couverture ou collés contre le mur sous les tréteaux des marchands.

«Faut que je me retienne, sinon je pleurerais», me confie un matin devant le Holiday Inn le caporal Éric Aspirot, de Paspébiac. Il venait de donner sa barre tendre à un bébé affamé qui pleurait à fendre l'âme. «C'est dur à voir. On peut pas s'habituer à ça», ajoute le militaire les yeux dans l'eau en attirant l'attention sur le président René Préval qui, au même moment, quitte le Palais présidentiel escorté d'une rame de véhicules.

«Foul la soif jistis» (Le peuple a soif de justice), clame un graffiti sur un mur de Port-au-Prince. «Cette île, reste plus qu'à la caler au fond de la mer», soupire dégoûtée une religieuse québécoise qui, depuis 30 ans, a fait d'Haïti sa terre d'adoption.

Commentant le dernier poème de Mick Robert Arisma, *Le Nouvelliste*, le plus ancien quotidien d'Haïti, dit que le poète hurle, murmure, crie, achève de vomir le réel haïtien qui bouillonne en lui. «Il voit Haïti sous la neige du désespoir, une mouche d'Haïti sur les mets d'un marine américain, l'odeur des fatras qui se bouscule dans les narines du touriste, un bus de Carrefour dans un blocus de huit heures du matin, une marchande de la Croix-des-Bossales qui débite des paniers de bêtises à son client.»

Le vrai discours sur Haïti est l'officieux. Comme le chante Hervé Villard à propos de Capri, Haïti, c'est fini!

MISSION D'AIDE OU OCCUPATION

De «Hey, you!» à «Touné an peyi-o!»

«Touné an peyi-o» (Retourne dans ton pays), «Get mama-ou» (Fuck ta mère), «Sisi Boy» (Tapette)!

C'est rare, mais cela arrive! Des soldats canadiens se font insulter dans les rues de Port-au-Prince. Ce sont parfois des enfants, mais surtout des garçons dans la vingtaine. Les Casques bleus ont beau multiplier les «Kouman ou ye?» et les signes d'amitié, une fraction de la population haïtienne assimile la présence de la Mission d'aide des Nations unies en Haïti (MANUH) à une occupation.

«Ce n'est pas normal d'avoir une présence étrangère sur son sol natal, reconnaît le porte-parole des Nations unies en Haïti, Éric Falt. Mais la très grande majorité des gens soutiennent la présence de la mission. Sinon, on serait passé de la parole aux actes et nous ne serions plus là.»

Éric Falt attribue et limite cette attitude négative à une «petite minorité agissante de l'élite intellectuelle de gauche». «De l'opportunisme politique», estime-t-il. Des journaux comme *Haïti Progrès* et *Haïti en Marche* édités aux États-Unis sont les principaux véhicules de ce discours, un thème d'actualité en cette période de renouvellement du mandat de la MANUH.

Dans l'ensemble, le porte-parole de l'ONU jette un regard positif sur les changements survenus en Haïti depuis le retour d'Aristide et la restauration de la démocratie. «C'était un rêve, en 1993, sous le général Raoul Cédras, pour les gens de pouvoir s'exprimer librement. Ils avaient peur. Personne n'osait ouvrir la bouche. Aujourd'hui, les libertés fondamentales sont non seulement respectées, mais elles sont un acquis. La liberté de parole, la liberté de presse, tout cela existe.»

M. Falt voit même dans les manifestations et les grèves, comme celle des *tap-tap* contre la hausse

du prix du carburant le 26 novembre, une preuve que la situation s'améliore en Haïti. À ses yeux, les choses en tout cas peuvent difficilement être pires que sous le régime militaire et l'embargo international.

«Le pays sort à peine la tête du trou, mais l'espoir est revenu, insiste-t-il. Un espoir frustré, mais l'espoir quand même.»

Dans ce pays littéralement en faillite où la misère montre son visage le plus inhumain, Éric Falt voit, lui, des «signes de reprise économique». Il parle de la relance du parc industriel, du nombre d'automobiles en circulation qui a plus que doublé. Une situation que d'aucuns qualifieraient plutôt de cauchemardesque dans un pays où le réseau routier ressemble à un vaste champ en labour.

Toujours pire

L'optimisme de M. Falt est partagé par le commandant de la MANUH, le brigadier-général Pierre Daigle, qui veut lui aussi croire en l'efficacité de l'aide des Nations unies. «Ce ne serait pas correct pour la force internationale de sortir d'Haïti au moment où les institutions démocratiques commencent à peine à se développer», soutient-il.

Et le commandant de justifier la présence des Canadiens en Haïti par l'importante communauté haïtienne à Montréal, les affinités culturelles entre les deux pays et la situation géostratégique de l'île. «Ça fait partie de la sphère d'influence du Canada et des États-Unis, précise-t-il. C'est une question d'intérêt national.»

Plus difficile à comprendre pour le soldat à la base qui passe d'interminables heures à patrouiller les rues infectes d'Haïti sous un soleil de plomb et qui s'entend crier en franco-créole : «Blanc, sacre ton camp!» Fourbu, le caporal chef André Vaillancourt préférerait de loin, jeudi, répondre aux «Hey, you!» et aux signes d'amitié en quadrillant Carrefour, Fort Lamentin et la Route des bananes.

À deux reprises cet après-midi-là, les gars ont dû intervenir, la première fois pour remorquer un véhicule qui s'était enlisé dans un cours d'eau et, la deuxième, pour débloquer un bouchon sur Dessalines après une collision entre une voiture et un tap-tap. Devant une situation qui risquait de dégénérer, le sergent Gérard Orlando et l'adjudant chef Jean Rhéaume, de Sainte-Catherine-de-la-Jacques-Cartier, n'ont fait ni un ni deux. Ils se sont déguisés en policiers et ont dirigé la circulation en se plantant au beau milieu de la mêlée. «Une histoire de tôle. Il n'y a pas de blessé», commente l'adjudant en remontant dans son véhicule. Mais ni l'un ni l'autre militaire n'a jugé bon d'alerter la Police nationale, la PNH. «Ç'aurait été trop long», laissent-ils tomber.

La chaleur, l'épaisse et nauséabonde fumée que dégagent des déchets qui brûlent le long des routes, les mouches, la misère noire au sens propre, tout cela finit par attaquer le moral. «En ex-Yougoslavie, il y avait la guerre. On pouvait comprendre, soupire le caporal chef Vaillancourt. Ici, il n'y a pas de guerre et c'est pire. À chaque mission des Nations unies, on pense avoir tout vu. Et chaque fois, quelque chose de plus terrible encore nous attend.»

Illustration(s) :

Giguère, Monique

Le commandant de la MANUH, Pierre Daigle.

Le tohu-bohu de Port-au-Prince.

Le soldat canadien d'origine haïtienne, Cates-Ceeven Pierre-Charles, au milieu des PNH de

Desdunes, dans le nord-ouest d'Haïti, où le projet de réforme agraire fait craindre le pire aux policiers nationaux.

Le caporal chef André Chalifoux, de Val-Bélair, connaît Port-au-Prince dans toutes ses rues et ses ruelles. Responsable des achats pour le contingent canadien, il traite en créole avec les commerçants. Il aime les ti-mouns et les ti-mouns l'aiment.

Une ferme dans la région des Desdunes.

Catégorie : Actualités

Sujet(s) - Le Soleil : Aide internationale, humanitaire, etc.; Politique nationale et provinciale

Lieu(x) géographique(s) - Le Soleil : Haïti

Type(s) d'article : Dossier; Analyse; Illustration, photo, etc.

Taille : Long, 1635 mots

© 1996 *Le Soleil*. Tous droits réservés.

Doc. : 961205LS152

Ce matériel est protégé par les droits d'auteur. Tous droits réservés.

© 2001 [CEDROM-SNi](#)